



SÉLECTION OFFICIELLE
CANNES CLASSICS
FESTIVAL DE CANNES

The go go boys

Un film de Hilla Medalia

DOSSIER DE PRESSE

The go go Boys

AU CINÉMA LE 22 OCTOBRE 2014

RELATIONS PRESSE

Makna Presse
Chloé Lorenzi | Audrey Grimaud
177, rue du Temple | 75003 Paris
tél : 01 42 77 00 16
e-mail : info@makna-presse.com

DISTRIBUTION

Paradis Films
6 rue Lincoln | 75008 PARIS
Tél. : 01 53 53 44 10
E-mail : contact@paradisfilms.com

SYNOPSIS

The Go-Go Boys retrace l'épopée de Menahem Golan et Yoram Globus, deux producteurs israéliens qui, dans leur poursuite du rêve américain, ont révolutionné Hollywood, produit plus de 300 films et créé l'une des sociétés de production indépendantes les plus puissantes au monde – la Cannon.

Ce documentaire explore ainsi la relation complexe entre deux personnalités opposées, dont la combinaison a été à la fois le moteur de leur succès et la raison de leur chute.



ENTRETIEN AVEC MENAHEM GOLAN ET YORAM GLOBUS

Eli Roth raconte dans *The Go-Go Boys* combien le logo de Cannon Films a marqué une génération, celle qui a grandi dans les années 80. Quel effet cela vous fait de voir la très forte empreinte qu'ont laissé vos films ?

Yoram Globus : C'est très émouvant pour nous de savoir que toute une génération a grandi avec ces films. Nous en avons produits plus de 300. Et ils ont d'autant plus marqué que d'autres spectateurs, plus jeunes, les ont découverts ensuite via la vidéo ou les dvd. Je crois qu'il n'y a presque aucun pays où nos films n'aient connu le succès : ils passent tous les jours à la télévision, aux quatre coins du monde. C'est peut-être ce qui nous touche le plus : que les nouvelles générations puissent les voir elles aussi.

Il y a une certaine logique à ce que *The Go-Go Boys* ait été présenté dans le cadre du Festival de Cannes, qui a joué un rôle considérable pour votre carrière.

YG : Quand nous y sommes venus pour la première fois dans les années 70, nous avons inventé une nouvelle manière de commercialiser les films. Le festival n'était dédié jusque-là qu'à la partie artistique du cinéma, et nous avons inventé la partie commerciale. Et l'argent que nous gagnions avec nos films commerciaux, nous avons pu le réinvestir pour offrir une vraie liberté à de grands artistes comme Jean-Luc Godard, Franco Zeffirelli, John Cassavetes ou Barbet Schroeder... En 1986, outre tous les films que nous y avons commercialisés, 6 titres étaient présentés dans le Palais des festivals ! Je ne crois pas qu'une autre compagnie ait jamais présenté autant de films en une seule année.

Cannon Films était une compagnie indépendante, mais ce fut presque une major à sa manière...

YG : Nous étions la plus grosse compagnie indépendante. Une sorte de mini-major, disons. Notre spécificité était que nous étions avant tout des cinéastes, avant d'être des commerciaux.



Aujourd'hui, malheureusement, les grosses compagnies sont dirigées par des avocats, des comptables...

Que pensez-vous de l'état actuel de la production américaine ?

YG : Pour le meilleur et pour le pire, les films américains sont les plus vus dans le monde. Pour notre part, nous ne cherchions pas à devenir une major. Nous cherchions simplement à faire notre travail aussi bien que possible. J'ai entendu récemment Sylvester Stallone, avec qui nous avons travaillé, expliquer dans une interview combien nous avons été des producteurs inspirés. Il louait particulièrement notre capacité à prendre des décisions rapidement, et disait que le « movie making » tel que nous le pratiquions n'existait plus aujourd'hui aux Etats-Unis...



Pourtant les blockbusters que produisent les majors aujourd'hui ressemblent souvent à des versions très chères des films que vous produisiez à l'époque...

YG : Oui mais ils ne prennent aucun risque : tous leurs films reposent sur des concepts préétablis et sur des effets spéciaux très onéreux. À l'époque, que nous produisions un film de ninja ou *Love Streams* de John Cassavetes, nous prenions systématiquement des risques. C'est à Menahem que l'on doit d'avoir inventé les films de ninjas. Après avoir découvert les films d'arts martiaux de Hong Kong, il s'est demandé comment trouver un équivalent de ces films qui puisse plaire aux publics américains et européens. Il a découvert les ninjas en feuilletant une encyclopédie. Un mois plus tard, on tournait aux Philippines *Enter the Ninja*. Le film a coûté 1,25 millions de dollars, et en a rapporté plus de 50. Et cet argent, nous avons pu le donner à John Cassavetes, Franco Zeffirelli, Jean-Luc Godard, pour faire leurs films avec la plus totale liberté. Cette façon de procéder, ce grand-écart entre des films très commerciaux et d'autres plus artistiques, a totalement disparu aujourd'hui.



Menahem Golan : Quand on a demandé à Andrei Konchalovsky pourquoi il avait fini par quitter les Etats-Unis et retourner en Russie, il a répondu : « Parce qu'il n'existe plus de Golan et Globus en

Amérique ! ». Andrei avait fait cinq films magnifiques chez nous, et quand nous sommes partis, il a eu une expérience très difficile avec une major. Il a toujours regretté la liberté qu'il avait trouvée avec nous. Idem pour Franco Zeffirelli, qui nous a consacré un chapitre entier de ses mémoires, où il évoque la liberté que nous lui avons laissée, et l'amour du cinéma qui nous animait et qui, selon lui, a depuis disparu... Ce business, il faut l'aimer profondément. Si vous ne l'aimez pas, faites un autre boulot !

Ce parti-pris consistant à laisser une totale liberté aux auteurs que vous produisiez était-il lié au fait que vous étiez vous-même un cinéaste, Menahem ?

MG : J'ai toujours adoré le cinéma. Pour moi, aimer les films, c'est se donner la chance de vivre une seconde vie à chaque nouvelle histoire. Le cinéma aide à vivre plusieurs vie : qui pourrait refuser ça ?

YG : Menahem a dédié sa vie aux films, ceux qu'il a réalisés comme ceux qu'il a produits. Et c'est pour cela qu'il n'intervenait jamais dans le processus créatif des cinéastes avec lesquels nous avons travaillé. Au point qu'il leur a peut-être laissé trop de liberté, parfois...



Comment avez-vous été amenés à produire le dernier film de John Cassavetes, *Love Streams* ?

YG : Il avait ce scénario, qu'il voulait tourner chez lui pour un petit budget, et il savait que nous lui donnerions la liberté qu'Hollywood était incapable de lui donner. Nous nous sommes rencontrés *via* nos agents, et ça a été une vraie histoire d'amour. Cassavetes était un grand cinéaste et une personne extraordinaire, d'une grande honnêteté. Tellement honnête que lorsque nous avons signé le contrat, il nous a dit : « Mais pourquoi voulez-vous perdre de



l'argent avec mon film, personne n'ira le voir ! ». Nous lui avons dit : « Nous allons produire ce film parce que nous vous aimons, et parce que nous savons que ce sera un beau film ». Nous lui laissions bien entendu le *director's cut*, mais lorsqu'il nous a présenté un premier montage de 2h15, nous lui avons suggéré de couper 15 minutes, parce que nous pensions que le film avait un fort potentiel commercial. Il est revenu une semaine plus tard avec un nouveau montage : il avait rajouté une demi-heure ! Il nous punissait pour lui avoir demandé de couper ! Comme prévu, le film était magnifique. Il a gagné l'Ours d'Or à Berlin.



Vous avez également produit le *King Lear* de Godard. L'anecdote est célèbre : le contrat fut signé à Cannes sur un coin de nappe. Mais le film n'est pas ce que vous espériez. Avez-vous, alors, regretté la liberté que vous aviez laissée à Godard ?

YG : Godard est un génie, il n'y a aucun doute à ce sujet. Mais les génies ne font pas que des films géniaux, il leur arrive d'en faire de moins bons. C'est le jeu : nous avons envie de travailler avec Godard, et nous n'avons pas à le regretter. Menahem l'a rencontré sur une terrasse du Carlton, et en une heure le contrat était signé. L'accord était très simple : nous lui donnions suffisamment de dollars, et lui nous donnait un film.

Et au final, ledit film se moquait parfois délibérément de vous...

YG : Et alors ? Nous ne regrettons rien. D'autant que le film n'a pas coûté très cher. On n'a pas perdu d'argent, et on est passé au suivant. D'une manière générale, je n'ai pas de regrets. Bien sûr, on se dit toujours qu'on aurait pu faire certaines choses différemment. Il y a quelques films sur lesquels nous aurions peut-être dû travailler plus, et certaines occasions intéressantes que nous avons laissé passer. Mais les regrets ne sont pas une bonne chose : la vie n'attend pas.

MG : J'ai vécu le pire jour de ma carrière le jour où nous avons présenté mon film *The Apple* en ouverture du festival de Montréal. J'étais très fier du film, qui était une sorte de *musical* futuriste. La salle s'est vidée, le film a été hué : ça m'a brisé le cœur. Je suis sorti en prétextant que j'avais besoin d'aller aux toilettes, et je suis monté au huitième étage dans l'idée de sauter dans le vide. C'est Yoram qui m'a sauvé, il m'a dit : « Il y a toujours un autre film... »

YG : Et l'histoire m'a donné raison. Il y a deux ans, nous avons été invités par le Lincoln center, qui organisait une rétrospective de nos films. Quand j'ai vu que *The Apple* faisait partie de la programmation, je me suis dit qu'ils ignoraient quel flop le film avait fait. Ce que je ne savais pas, c'est qu'entre-temps le film était devenu un film culte, comme le *Rocky Horror Picture Show*. La salle était pleine, les gens étaient déguisés, ils connaissaient les répliques par cœur !

À l'inverse, quel serait votre plus beau souvenir ?

YG : Il correspond probablement à notre première venue à Cannes, dans les années 60. Pour nous, Cannes était la Terre Sainte du cinéma. Nous avons commencé en y vendant des films israéliens en hébreu et en noir et blanc... Et vingt ans plus tard nous étions devenus les rois de Cannes. Nous sommes partis de rien, et avons bataillé dur.

À votre arrivée aux Etats-Unis, vous n'aviez que mille dollars en poche...

YG : En quittant Israël, nous laissions derrière nous une compagnie de production florissante. Mais la loi interdisait à quiconque de quitter le pays avec plus de 500 dollars. Quand nous avons rencontré les propriétaires de la Cannon, ils avaient un catalogue de 60 films, et n'avaient jamais vendu aucun de leurs films à l'étranger. Ils avaient du mal à comprendre qu'il y avait un monde au-delà des frontières américaines. Nous leur avons proposé de nous confier leur catalogue et de nous laisser aller à Cannes. Nous avons conclu le deal suivant : si nous parvenions à vendre pour 2

millions de dollars de films, alors nous recevions une commission de 500.000 dollars, que nous réinvestissions dans la compagnie, dont nous obtiendrons 51% des parts. Ils nous ont ri au nez, mais ont accepté. De notre côté, nous avons imprimé des brochures, pris l'avion pour Cannes, nous nous sommes installés au Carlton pour repérer les distributeurs, et en dix jours, nous avons vendu des films pour 2,5 millions ! C'est comme ça que nous avons acquis la Cannon.

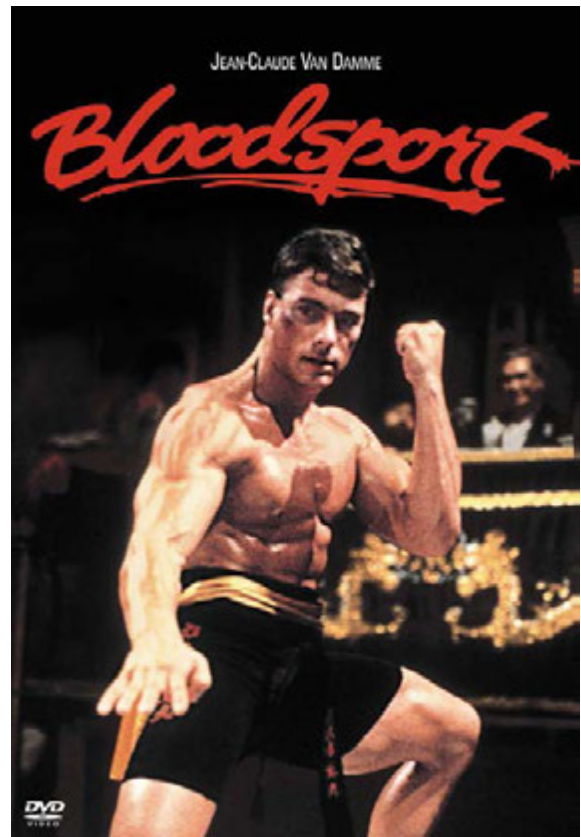
On en apprend beaucoup dans le film sur vos redoutables méthodes de vente. Notamment la façon dont vous avez obligé des acquéreurs japonais, qui étaient intéressés par vos films d'action, à acheter en même temps *Love Streams*...

YG : C'était notre principe : nous voulions tout faire pour promouvoir nos artistes dans un maximum de pays. Et d'ailleurs, grâce à nous certains de ces films ont connu de beaux succès à l'étranger.

MG : Quand j'étais enfant en Israël, j'avais bricolé un film avec de vieilles photos et la machine à laver de ma mère. J'avais organisé tout un événement, mais personne n'est venu. Quand j'ai demandé aux gens que j'avais invité pourquoi ils n'étaient pas venus, ils m'ont dit : « on ne va quand même pas payer pour voir tes films ! ». C'est ce jour-là que j'ai compris : si vous voulez un public pour vos films, il ne faut pas leur demander de payer, il faut les payer ! C'est devenu une règle : si vous voulez une foule, il faut y mettre le prix.

Une autre anecdote célèbre concerne votre rencontre avec Jean-Claude Van Damme, qui vous a abordé dans le restaurant où il travaillait comme serveur pour vous faire une démonstration de ses talents...

MG : Je sais reconnaître le talent là où il est. Il y a beaucoup de stars en puissance, qui ne demande qu'à être révélées, et c'est formidable de pouvoir faire émerger le don de quelqu'un. Jean-Claude Van Damme est quelqu'un de très intelligent, qui est venu de Belgique avec son talent pour seul bagage.



Parmi tous ceux que vous avez produits, de quel film êtes-vous le plus fier ?

MG : Nous avons été particulièrement fiers du travail de Konchalovsky. Pour moi, *Runaway Train* est un chef d'oeuvre.

C'est un peu le film qui fait la synthèse des productions Cannon : c'est à la fois un film d'action et un film d'auteur...

YG : Tout à fait. Konchalovsky est un grand cinéaste et un être humain magnifique, qui a réussi à tout exprimer en un seul film.



Quels sont vos projets ?

YG : J'ai produit quelques films en Israël, mais nous prévoyons de revenir à des projets internationaux.

MG : C'est simple : l'an prochain, nous serons de nouveau à Cannes, mais en compétition ! Nous préparons un film qui s'appelle *Le Grand Festival*, et qui évoque l'histoire d'un festival de films à Baden Baden pendant la Seconde Guerre. Retenez bien ce titre : c'est la prochaine Palme d'Or.

Entretien réalisé par Jérôme Momcilovic, mai 2014.

CANNON FILMS

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

Cheerleaders Beach Party, Alex E. Goitein, 1978
Enter The Ninja, Menahem Golan, 1981
L'Amant de Lady Chatterley, Just Jaeckin, 1981
Un justicier dans la ville 2, Michael Winner, 1982
Le Justicier de minuit, J. Lee Thompson, 1983
Revenge of the Ninja, Sam Firstenberg, 1983
Break Street 84, Joel Silberg, 1984
Love Streams, John Cassavetes, 1984
Exterminator 2, Mark Buntzman, 1984
Maria's Lovers, Andrey Konchalovsky, 1984
Portés disparus, Joseph Zito, 1984
American Ninja, Sam Firstenberg, 1985
Invasion U.S.A., Joseph Zito, 1985
Berlin Affair, Liliana Cavani, 1985
Runaway Train, Andrey Konchalovsky, 1985
Allan Quatermain et les mines du roi Salomon, J. Lee Thompson, 1985
Fool for Love, Robert Altman, 1985
Cobra, George P. Cosmatos, 1986
Massacre à la tronçonneuse 2, Tobe Hooper, 1986
Otello, Franco Zeffirelli, 1986
Les Barbarians, Roggero Deodato, 1987
La Rue, Jerry Schatzberg, 1987
Barfly, Barbet Schroeder, 1987
King Lear, Jean-Luc Godard, 1987
Les vrais durs ne dansent pas, Norman Mailer, 1987
Superman IV, Sidney J. Furie, 1987
Les Maîtres de l'univers, Gary Goddard, 1987
Le justicier braque les dealers, J. Lee Thompson, 1987
Bloodsport (Tous les coups sont permis), Newt Arnold, 1988
Kickboxer, Mark DiSalle/David Worth, 1989
La Lambada, la danse interdite, Greydon Clark, 1990
La Nuit des morts vivants, Tom Savini, 1990
Captain America, Albert Pyun, 1992

Films réalisés par Menahem Golan [1929-2014] (filmographie sélective)

El Dorado, 1963
Opération Thunderbolt, 1977
The Apple, 1980
Delta Force, 1986
Over the Top (Le Bras de fer), 1987
The Versace Murder, 1998
Crime and Punishment, 2002



ENTRETIEN AVEC HILLA MEDALIA, RÉALISATRICE



Lors de la présentation de votre film à Cannes, Menahem Golan et Yoram Globus ont été salués par une très longue *standing ovation*. Comment expliquez-vous le respect et l'enthousiasme suscité par leur œuvre ?

Beaucoup de gens ont un souvenir très fort des films produits par la Cannon, notamment sur le terrain du cinéma d'action. Et je pense que *The Go-Go Boys* permet de réaliser qu'en dépit des critiques dont ils ont pu faire l'objet à l'époque, ce qu'ils ont accompli est tout bonnement extraordinaire : ils ont réussi, en partant de Tibériade, en Israël, à connaître une incroyable *success story* à Hollywood et à apporter une contribution majeure à l'industrie du film et à notre culture. Et je pense que si le film a autant ému les

spectateurs cannois, c'est parce qu'il donne à voir la force du lien qui les unit tous les deux, en dépit de leur éloignement après la fin de la Cannon.

Selon vous, à quoi tient le succès de la Cannon ?

Je crois qu'il est dû avant tout à la complémentarité des talents de Menahem Golan et de Yoram Globus. Menahem était le créatif du tandem, un rêveur toujours porté par une vision. Yoram, de son côté, est un pragmatique, il a su gérer l'aspect financier de leur entreprise avec beaucoup de clairvoyance. Ils ont su combiner ces qualités sans jamais ménager leurs efforts pour accomplir leurs rêves. Rétrospectivement, ils reconnaissent également avoir bénéficié d'un *timing* parfait, ce qui évidemment n'est pas négligeable.

Comment expliquez-vous l'étonnante variété de leur filmographie, où se croisent Chuck Norris et Cassavetes, les ninjas et Godard ?

Golan et Globus ont commencé leur carrière en produisant des films d'exploitation à très petit budget, qui leur ont permis de devenir une « mini major ». Mais ils ont rapidement eu le désir de produire des films plus artistiques, avec des cinéastes prestigieux.

Diriez-vous que l'arrêt de la Cannon a marqué la fin d'une époque ? Golan et Globus ont-ils des héritiers aujourd'hui à Hollywood ?

La fin de la Cannon fut sans conteste la fin d'une époque. D'autant plus que, si la plupart des gens se souviennent surtout de leurs films d'action et de leur surreprésentation dans les bacs des vidéoclubs, la Cannon n'en a pas moins révélé de nombreux talents, et permis à de grands artistes de connaître un second souffle. Beaucoup des acteurs, des cinéastes ou des producteurs avec lesquels Golan et Globus ont travaillé ont aujourd'hui des places de choix à Hollywood. Et c'est sans compter l'impact qu'ont eu leurs films sur des cinéastes comme Quentin Tarantino, ou Eli Roth qui leur rendent hommage dans le film. À ce titre leur influence reste déterminante aujourd'hui.

Le film se conclut sur une image émouvante : Golan et Globus, dont les chemins s'étaient longtemps séparés, se retrouvent dans une salle de cinéma, pop corn en main, devant des films qu'ils ont produit à l'époque de la Cannon. En concluant le film ainsi, souhaitez-vous insister sur le plaisir élémentaire de cinéphile qui semble avoir alimenté tout leur parcours ?

Pour moi, le plus émouvant dans cette scène, c'est le moment où Yoram fait remarquer à Menahem qu'ils n'avaient jamais pris le temps de savourer tout ce qu'ils avaient accompli. C'est un piège dans lequel nous tombons tous : la vie et le travail passent trop vite pour nous laisser le temps d'apprécier nos réussites. Et ces images signalent, une dernière fois, la belle entente de ces deux personnalités impétueuses mais complémentaires...

Golan et Globus ont à l'évidence des personnalités très opposées. Peut-on attribuer le succès de la Cannon à la complémentarité de ces deux natures ?

Il est courant, en effet, que des personnalités très opposées s'allient naturellement dans le travail. Dans le cas de la Cannon, Menahem était le visionnaire, le créatif, celui qui se laissait porter par ses rêves. Tandis que Yoram est quelqu'un qui a plus les pieds sur terre; il se chargeait donc des aspects financiers et de la distribution des films. Leurs traits de caractère très opposés ont donné beaucoup de force à la Cannon, mais, dans le même temps, ils ont été la cause de nombreuses difficultés. Et si cet équilibre singulier leur a permis le succès, il les a aussi mené à une inévitable séparation.

BIOFILMOGRAPHIE DE LA RÉALISATRICE

Filmographie

2014	<i>The Go-Go Boys</i>
2013	<i>Web Junkie</i>
2013	<i>Rokdim B'Yaffo</i>
2013	<i>Dancing in Jaffa</i>
2012	<i>Happy You're Alive</i>
2009	<i>After the Storm</i>
2007	<i>Mourir à Jérusalem</i>

Biographie

Récompensée par un Peabody Award, nominée trois fois aux Emmy Awards, Hilla Medalia est la cofondatrice de la société de production kNow Productions, basée à New York et Tel Aviv. Elle a reçu le Prix du Jury au Festival International du Film des Droits de l'Homme de Paris, le Grand Prix du Festival International du Film « Jewish Motifs », ainsi que par le Prix du Jury du FIPA.

Hilla a exploré les difficiles relations entre Juifs et Palestiniens dans son Israël natal avec *Mourir à Jérusalem*, qui traite de la mort de deux adolescents dans un attentat suicide.

Dancing in Jaffa (2013) est un portrait plus optimiste, qui suit le danseur de salon Pierre Dulaine lorsqu'il retourne dans sa ville natale pour enseigner à 150 enfants de 11 ans, juifs et palestiniens confondus, comment danser ensemble. *Dancing in Jaffa* a été présenté en première mondiale au Festival de Tribeca, a remporté le prix du meilleur montage à DocAviv, le prix « Honorary One Future » au Festival du Film de Munich, ainsi que six autres prix internationaux. Le film a été distribué dans les salles américaines, françaises et allemandes et a participé au Film Forward Program du Sundance Institute.

Pour son documentaire *After the Storm* (MTV), Hilla a remporté le Prix du public au Festival de Woodstock et le prix « Crystal Heart » au Heartland Festival. Sa filmographie compte également les documentaires *Mourir à Jérusalem* (HBO), *Happy You're Alive* (ch1 Israël) et *Numbered* (YES) qui a remporté le Hugo d'argent au Festival International du film de Chicago et le Prix du meilleur premier documentaire israélien.

Web Junkie (2014), qui traite de l'addiction à Internet en Chine, et qu'elle a réalisé et coproduit, a été sélectionné au Festival de Sundance 2014 ; il a été acheté par la BBC et est sorti pendant l'été 2014 en Amérique du Nord.

Le dernier film d'Hilla Medalia, *The Go-Go Boys*, a été présenté en première mondiale au Festival de Cannes, dans la sélection Cannes Classics.

LISTE TECHNIQUE

Réalisation : Hilla Medalia

Hilla Medalia

Montage : Daniel Sivan

Daniel Sivan

Image : Oded Kirma

Oded Kirma

Musique: Jonathan Bar Giora

Jonathan Bar Giora

Son : Aviv Aldema

Aviv Aldema



